

Maurice Blanchot

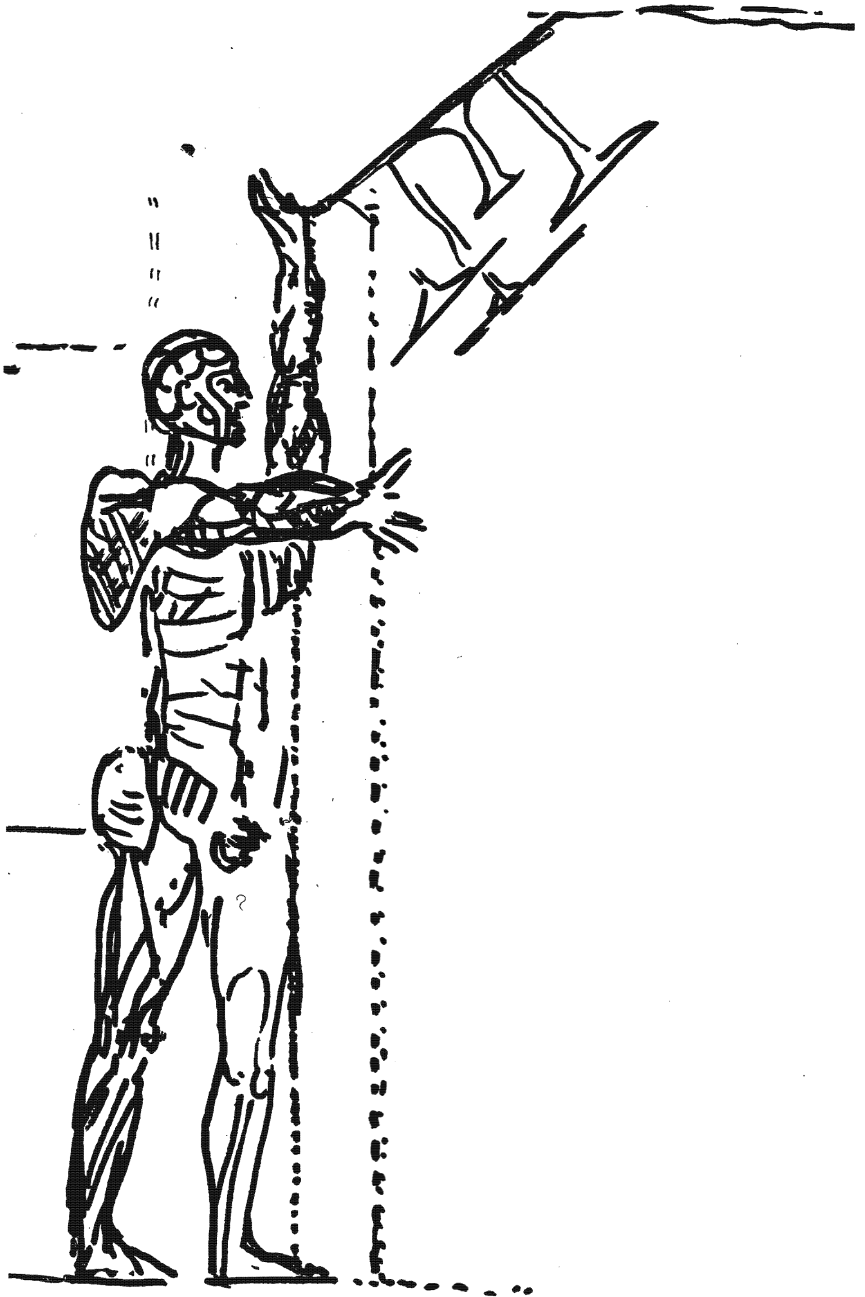
**Michel Foucault
tel que je l'imagine**

illustrations de

Jean Ipoustéguy

éditions fata morgana

© fata morgana 1986



Quelques mots personnels. Précisément, je suis resté avec Michel Foucault sans relations personnelles. Je ne l'ai jamais rencontré, sauf une fois dans la cour de la Sorbonne pendant les événements de Mai 68, peut-être en juin ou juillet (mais on me dit qu'il n'était pas là), où je lui adressai quelques mots, lui-même ignorant qui lui parlait (quoi que disent les détracteurs de Mai, ce fut un beau moment, lorsque chacun pouvait parler à l'autre, anonyme, impersonnel, homme parmi les hommes, accueilli sans autre justification que

d'être un autre homme). Il est vrai que, durant ces événements extraordinaires, je disais souvent Mais pourquoi Foucault n'est-il pas là ? lui restituant ainsi son pouvoir d'attrait et considérant la place vide qu'il aurait dû occuper. A quoi on me répondait par une remarque qui ne me contentait pas il reste un peu réservé ; ou bien il est à l'étranger. Mais précisément beaucoup d'étrangers et jusqu'aux lointains Japonais étaient là. C'est ainsi peut-être que nous nous sommes manqués.

Toutefois, son premier livre, qui lui a apporté la renommée, m'avait été communiqué, alors que ce texte n'était encore qu'un manuscrit presque sans nom. C'est Roger Caillois qui le détenait et le proposa à plusieurs d'entre nous. Je rappelle ce rôle de Caillois, parce qu'il me semble être resté ignoré. Caillois lui-même n'était pas toujours agréé par les spécialistes officiels. Il s'intéressait à trop de choses. Conservateur, novateur, toujours un peu à

part, il n'entrait pas dans la société de ceux qui détiennent un savoir reconnu. Enfin, il s'était forgé un style fort beau, parfois jusqu'à l'excès, au point de se croire destiné à veiller — veilleur farouche — sur les convenances de la langue française. Le style de Foucault, par sa splendeur et sa précision, qualités apparemment contradictoires, le laissa perplexe. Il ne savait pas si ce grand style baroque ne ruinait pas le savoir singulier dont les caractères multiples, philosophique, sociologique, historique, l'embarrassaient et l'exaltaient. Peut-être vit-il dans Foucault un autre lui-même qui lui déroberait l'héritage. Personne n'aime se reconnaître, étranger, dans un miroir où il ne discerne pas son double, mais celui qu'il aurait aimé être.

Le premier livre de Foucault (admettons qu'il fût le premier) a donc mis en valeur des rapports avec la littérature qu'il faudra plus tard corriger. Le mot « folie » fut une source d'équivoques.

Foucault ne traitait qu'indirectement de la folie, mais d'abord de ce pouvoir d'exclusion qui, un beau ou un mauvais jour, fut mis en œuvre par un simple décret administratif, décision qui, divisant la société non pas en bons et en méchants, mais en raisonnables et en déraisonnables, donna à reconnaître les impuretés de la raison et les rapports ambigus que le pouvoir — ici, un pouvoir souverain — allait entretenir avec ce qu'il y a de mieux partagé, tout en laissant comprendre qu'il ne lui serait pas si facile de régner sans partage. L'important, c'est en effet le partage ; l'important, c'est l'exclusion — et non pas ce qu'on exclut ou partage. Enfin, quelle étrangeté que l'histoire, si la fait basculer un simple décret, et non pas de grandes batailles ou d'importantes disputes monarchiques. En outre, ce partage qui n'est nullement un acte de méchanceté, destiné à punir des êtres dangereux parce que définitivement asociaux (oisifs, pauvres, débauchés, profanateurs, extravagants et,

pour finir, les têtes vides ou les fous), doit, par une ambiguïté encore plus redoutable, les prendre en considération en leur donnant soins, nourriture, bénédiction. Empêcher les malades de mourir dans la rue, les pauvres de devenir criminels pour survivre, les débauchés de pervertir les pieux en leur donnant le spectacle et le goût des mauvaises mœurs, voilà qui n'est pas détestable, mais marque un progrès, le point de départ d'un changement que de bons maîtres jugeront excellent.

Ainsi, dès son premier livre, Foucault traite de problèmes qui depuis toujours appartiennent à la philosophie (raison, déraison), mais il les traite par le biais de l'histoire et de la sociologie, tout en privilégiant dans l'histoire une certaine discontinuité (un petit événement change beaucoup), sans faire de cette discontinuité une rupture (avant les fous, il y a les lépreux, et c'est dans les lieux — lieux à la fois matériels et spirituels — laissés vides par les

lépreux disparus que s'aménagent les
abris d'autres exclus, de même que
cette nécessité d'exclure persévère sous
des formes surprenantes qui vont tantôt
la montrer et tantôt la dissimuler).

Il faudrait se demander pourquoi le mot « folie », même chez Foucault, a gardé une puissance d'interrogation considérable. Au moins à deux reprises, Foucault se reprochera de s'être laissé séduire par l'idée qu'il y a une profondeur de la folie, que celle-ci constituerait une expérience fondamentale qui se situe en dehors de l'histoire et dont les poètes (les artistes) ont été et peuvent être encore les témoins, les victimes ou les héros. Si ce fut une erreur, elle lui a été bénéfique, dans la mesure où, par elle (et par Nietzsche), il a

pris conscience de son peu de goût pour la notion de profondeur, de même qu'il traquera, dans les discours, les sens cachés, les secrets fascinants, autrement dit les doubles et triples fonds du sens dont, il est vrai, on ne peut venir à bout qu'en disqualifiant le sens lui-même. ainsi que, dans les mots, le signifié et jusqu'au signifiant.

Ici, je dirai que Foucault qui, un jour, se proclama par défi un « optimiste heureux » fut un homme en danger et qui, sans en faire étalage, eut un sens aigu des périls auxquels nous sommes exposés, s'interrogeant pour savoir ceux qui sont les plus menaçants et ceux avec qui l'on peut temporiser. De là l'importance qu'eut pour lui la notion de stratégie, et de là qu'il en vint à jouer avec la pensée qu'il aurait pu, si le hasard en avait décidé ainsi, devenir un personnage d'Etat (un conseiller politique), aussi bien qu'un écrivain — terme qu'il a toujours récusé avec plus ou moins de véhémence et

de sincérité — ou un pur philosophe ou un travailleur sans qualification, donc un je ne sais quoi ou un je ne sais qui.

En tout cas, un homme en marche, solitaire, secret et qui, à cause de cela, se méfie des prestiges de l'intériorité, refuse les pièges de la subjectivité, cherchant où et comment est possible un discours de surface, miroitant, mais sans mirages, non pas étranger, comme on l'a cru, à la recherche de la vérité, mais laissant voir (après bien d'autres) les périls de cette recherche, ainsi que ses relations ambiguës avec les divers dispositifs du pouvoir.

Il y a au moins deux livres, l'un qui paraît ésotérique, l'autre brillant, simple, entraînant, tous deux d'apparence programmatique, qui semblent ouvrir l'avenir à un nouveau savoir et qui en réalité sont comme des testaments où s'inscrivent des promesses qui ne s'accompliront pas, non par négligence ou par impuissance, mais parce qu'il n'y a peut-être pas d'autre accomplissement que leur promesse même. et qu'en les formulant Foucault va jusqu'au bout de l'intérêt qu'il leur porte — c'est ainsi qu'en général il règle ses comptes,

puis se tourne vers d'autres horizons, sans cependant trahir ses exigences, mais en les masquant sous un apparent dédain. Foucault, qui écrit d'abondance, est un être silencieux, davantage acharné à garder le silence lorsque les questionneurs bienveillants ou malveillants lui demandent de s'expliquer (il y a toutefois des exceptions).

L'archéologie du savoir, comme *L'ordre du discours* marquent la période — la fin de la période — où Foucault, en écrivain qu'il était, prétendit mettre à découvert des pratiques discursives presque pures, en ce sens qu'elles ne renvoyaient qu'à elles-mêmes, aux règles de leur formation, à leur point d'attache, quoique sans origine, à leur émergence, quoique sans auteur, à des déchiffrements qui ne révéleraient rien de caché. Témoins qui n'avouent pas, parce qu'ils n'ont rien à dire d'autre que ce qui a été dit. Ecrits rebelles à tout commentaire (ah, l'horreur de Foucault pour le commentaire). Domaines

autonomes, mais ni réellement indépendants, ni immuables, puisqu'ils se transforment sans cesse, comme les atomes à la fois singuliers et multiples, si l'on veut bien admettre qu'il y a des multiplicités qui ne se réfèrent à aucune unité.

Mais, dira-t-on, Foucault, dans cette aventure où la linguistique joue son rôle, ne fait rien d'autre, avec des intentions qui lui sont propres, que de poursuivre les espérances d'un structuralisme presque défunt. Il faudrait rechercher (mais je suis mal placé pour une telle recherche, car je m'aperçois que jusqu'ici je n'ai jamais prononcé, ni pour l'approuver, ni pour le désapprouver, le nom de cette discipline éphémère, malgré l'amitié que je portais à certains de ses tenants) pourquoi Foucault, toujours si supérieur à ses passions, se met vraiment en colère, lorsqu'on prétend l'embarquer dans ce bateau que dirigent déjà d'illustres capitaines. Les raisons sont multiples. La

plus simple (si l'on peut dire), c'est qu'il pressent encore dans le structuralisme un relent de transcendantalisme, car qu'en est-il donc de ces lois *formelles* qui régiraient toute science, tout en restant étrangères aux vicissitudes de l'histoire dont pourtant dépendent leur apparition et leur disparition ? Mélange très impur d'a priori historique et d'a priori formel. Rappelons-nous la phrase vengeresse de *L'archéologie du savoir*, elle en vaut la peine. « Rien donc ne serait plus plaisant, mais plus inexact que de concevoir cet *a priori* historique, comme un *a priori* formel qui serait, de plus, doté d'une histoire grande figure immobile et vide qui surgirait un jour du temps, qui ferait valoir sur la pensée des hommes une tyrannie à laquelle nul ne saurait échapper, puis qui disparaîtrait d'un coup dans une éclipse à laquelle aucun événement n'aurait donné de préalable transcendantal syncopé, jeux de formes clignotantes. L'*a priori* formel et l'*a priori* historique ne sont ni de même

niveau ni de même nature s'ils se croisent, c'est qu'ils occupent deux dimensions différentes. Et qu'on se rappelle encore le dialogue final du même livre où les deux Michel se font face en un duel meurtrier où l'on ne sait lequel recevra le coup mortel « Tout au long du livre, dit l'un, vous avez essayé, tant bien que mal, de vous démarquer du "structuralisme"... » Réponse de l'autre, qui est importante « Je n'ai pas nié l'histoire (alors que le structuralisme semble avoir pour trait essentiel de l'ignorer), j'ai tenu en *suspens* la catégorie générale et vide du changement pour faire apparaître des transformations de niveaux différents, je refuse un modèle uniforme de temporalisation.

Pourquoi cette dispute si âpre et peut-être si inutile (pour ceux du moins qui n'en voient pas l'enjeu) ? C'est que l'archiviste que veut être Foucault et le structuraliste qu'il ne veut pas être, acceptent l'un et l'autre (momentané-

ment) de ne paraître travailler que pour le seul langage (ou discours) dont philosophes, linguistes, anthropologues, critiques littéraires prétendent tirer des lois formelles (donc a-historiques), tout en le laissant incarner un transcendantalisme vicieux que Heidegger nous rappellera en deux phrases trop simples le langage n'a pas à être fondé, car c'est lui qui fonde.

Or, Foucault, quand il s'occupe du discours, ne rejette pas l'histoire, mais il y distingue des discontinuités, des discrétions, nullement universelles, mais locales, qui ne supposent pas que, par en dessous, persévère un grand récit silencieux, une rumeur continue, immense et illimitée qu'il faudrait réprimer (ou refouler), à la manière d'un non-dit mystérieux ou d'un non-pensé qui non seulement attendrait sa revanche, mais travaillerait obscurément la pensée en rendant celle-ci éternellement douteuse. Autrement dit, Foucault, que la psych-

nalyse n'a jamais passionné, est encore moins prêt à tenir compte d'un grand inconscient collectif, soubassement de tout discours et de toute histoire, sorte de « providence prédiscursive » dont nous n'aurions plus qu'à transformer en significations personnelles les instances souveraines, peut-être créatrices, peut-être destructrices.

Reste que Foucault, essayant d'écarter l'interprétation (« le sens caché »), l'originalité (la mise au jour d'un commencement unique, l'*Ursprung* heideggerien) et enfin ce qu'il nomme lui-même « la souveraineté du signifiant » (l'impérialisme du phonème, du son, du ton, voire du rythme), travaille cependant encore sur le discours pour en isoler une forme à laquelle il donnera le nom sans prestige d'*énoncé* terme dont il faut bien dire qu'il lui sera plus facile de désigner ce qu'il exclut que ce qu'il affirme (énonce), dans sa tautologie quasiment héroïque. Lisez et relisez *L'archéologie du savoir* (titre par lui-

même dangereux puisqu'il évoque ce dont il faut se détourner, le logos de l'archê ou la parole de l'origine), et vous serez surpris d'y retrouver bien des formules de la théologie négative, Foucault mettant tout son talent à décrire en phrases sublimes ce qu'il rejette « ce n'est pas..., ce n'est pas non plus..., ce n'est pas davantage... de sorte qu'il ne lui reste presque rien à dire pour mettre en valeur ce qui précisément récuse l'idée de « valeur » l'énoncé qui est rare, qui est singulier, qui ne demande qu'à être décrit ou seulement réécrit, en rapport avec ses seules conditions *externes* de possibilité (le dehors, l'extériorité) et donnant ainsi lieu à des séries aléatoires qui de temps en temps font *événement*.

Combien nous sommes loin du foisonnement des phrases du discours ordinaire, phrases qui ne cessent de s'engendrer par un cumul que la contradiction n'arrête pas, mais au contraire provoque jusqu'à un au-delà vertigineux.

Naturellement, l'énigmatique énoncé, dans la rareté qui vient en partie de ce qu'il ne saurait être que positif, sans cogito auquel il renverrait, sans auteur unique qui l'authentifierait, libre de tout contexte qui aiderait à le situer dans un ensemble (d'où il tirerait son ou ses divers sens) est déjà par lui-même multiple ou, plus exactement, multiplicité non unitaire il est sériel, car la série est son mode de groupement, ayant pour essence ou pour propriété de pouvoir se répéter (c'est-à-dire, selon Sartre, le rapport le plus dénué de signification), tout en constituant, avec d'autres séries, un enchevêtrement ou un renversement de singularités qui tantôt, lorsqu'elles s'immobilisent, forment *tableau* ou tantôt de par leurs relations successives de simultanéité, s'inscrivent en fragments à la fois aléatoires et nécessaires, comparables de toute évidence aux tentatives perverses (dit Thomas Mann) de la musique sérielle.

Dans *L'ordre du discours*, la leçon inaugurale au Collège de France (où, en principe, on dit ce qu'on fera dans les leçons suivantes, mais qu'on se dispensera de faire puisque cela vient d'être dit et que ce dire ne supporte pas d'être développé), Foucault énumère, plus clairement et peut-être moins strictement (il faudrait chercher si cette perte de rigueur est seulement due aux exigences d'un discours magistral ou bien à un commencement de désintérêt à l'égard de l'archéologie même), les notions qui doivent servir à une nouvelle analyse. Ainsi, proposant l'*événement*, la *série*, la *régularité*, et la *condition de possibilité*, il s'en servira pour les opposer terme à terme aux principes qui, selon lui, ont dominé l'histoire traditionnelle des idées, ainsi opposant l'événement à la création, la série à l'unité, la régularité à l'originalité et la condition de possibilité à la signification — au trésor enfoui des significations cachées. Voilà qui est très clair. Mais, dès alors, Foucault

ne se donne-t-il pas des adversaires périmés ? Et ses propres principes ne sont-ils pas plus complexes que son discours officiel, avec ses formules frappantes, ne le donne à penser ? Par exemple, on tient pour sûr que Foucault, suivant en cela une certaine conception de la production littéraire, se débarrasse purement et simplement de la notion de sujet plus d'œuvre, plus d'auteur, plus d'unité créatrice. Mais tout n'est pas aussi simple. Le sujet ne disparaît pas c'est son unité, trop déterminée, qui fait question, puisque ce qui suscite l'intérêt et la recherche, c'est sa disparition (c'est-à-dire cette nouvelle manière d'être qu'est la disparition) ou encore sa dispersion qui ne l'anéantit pas, mais ne nous offre de lui qu'une pluralité de positions et une discontinuité de fonctions (on retrouve ici *le système de discontinuités* qui à tort ou à raison a paru durant quelque temps propre à la musique sérielle).

De même, lorsque l'on attribue volontiers à Foucault une méfiance quasiment nihiliste à l'égard de ce qu'il nomme volonté de vérité (ou volonté de savoir sérieux) ou encore le refus soupçonneux de l'idée de raison (ayant valeur universelle), je crois que l'on méconnaît la complexité de son souci. La volonté de vérité, oui, assurément, mais quel est son prix ? Quels sont ses masques ? Quelles exigences politiques se dissimulent sous cette recherche hautement honorable ? Et ces questions s'imposent d'autant plus que Foucault,

moins par un instinct diabolique que par le destin des temps modernes (qui est aussi son propre destin), se sent condamné à n'être attentif qu'à des sciences douteuses, des sciences qu'il n'aime pas, suspectes déjà par leur nom extravagant de « sciences humaines » (c'est aux sciences humaines qu'il pense lorsqu'il annonce, avec une sorte de malveillance enjouée, la disparition prochaine ou probable de l'homme qui tant nous préoccupe, alors que nous faisons tout pour le rendre, dès aujourd'hui, posthume par notre curiosité qui le réduit à n'être qu'un simple *objet* d'enquête, de statistique, voire de sondages). La vérité coûte cher. Nous n'avons pas besoin de nous souvenir de Nietzsche pour en être assuré. C'est ainsi que dès *L'archéologie du savoir* où nous semblons nous complaire dans l'illusion de l'autonomie du discours (illusion dont s'enchanteraient la littérature et l'art peut-être), s'annoncent les rapports multiples du savoir et du pouvoir, et l'obligation de nous rendre conscients des

effets politiques que produit à tel ou tel moment de l'histoire l'antique désir de démêler le vrai du faux. Savoir, pouvoir, vérité ? Raison. exclusion, répression ? Il faut bien mal connaître Foucault pour croire qu'il se contente de concepts aussi simples ou de liaisons aussi faciles. Si nous disons que la vérité est elle-même un pouvoir, nous ne serons guère plus avancés, car le pouvoir est un terme commode pour la polémique, mais presque inutilisable tant que l'analyse ne lui aura pas retiré son caractère de fourre-tout. Quant à la raison, elle n'a pas à céder la place à la déraison. Ce qui nous menace, comme ce qui nous sert, c'est moins la raison que les formes diverses de la rationalité, une accumulation accélérée de dispositifs rationnels, un vertige logique de rationalisations qui sont au travail comme en usage aussi bien dans le système pénal que dans le système hospitalier, voire dans le système scolaire. Et Foucault nous donne à inscrire dans notre mémoire cette sentence

d'oracle : « La rationalité de l'abominable est un fait de l'histoire contemporaine. L'irrationnel n'en acquiert pas pour autant des droits imprescriptibles ».

Le livre *Surveiller et punir*, on le sait bien, marque le passage de l'étude des seules pratiques discursives à l'étude des pratiques sociales qui en constituent l'arrière-plan. C'est l'émergence de la politique dans le travail et la vie de Foucault. D'une certaine manière, les préoccupations restent les mêmes. Du grand renfermement aux formes variées de l'impossible prison, il n'y a qu'un pas et en tout cas nul « saltus ». Mais l'enchaînement (mot qui convient) n'est pas le même. Le renfermement est le principe archéologique de la science

médicale (jamais au reste Foucault ne perdra de vue ce savoir imparfait qui l'obsède, qu'il retrouvera même chez les Grecs et qui finira par se venger de lui en l'abandonnant, impuissant, à son destin). Le système pénal qui va du secret des tortures et du spectacle des exécutions à l'usage raffiné des « prisons-modèles » où l'on peut acquérir des diplômes universitaires supérieurs, tandis que d'autres ont recours à la vie satisfaite des tranquillisants, nous renvoie aux exigences ambiguës et aux contraintes perverses d'un progressisme pourtant inéluctable et même bienfaisant. Tout homme qui apprend à savoir d'où il vient peut s'émerveiller d'être ce qu'il est, ou bien, se souvenant des distorsions qu'il a subies, céder à un désenchantement qui l'immobilisera, à moins qu'à la façon de Nietzsche, il ne recoure à l'humour généalogique ou à la désinvolture des jeux critiques.

Comment a-t-on appris à lutter contre la peste ? Non seulement par l'isolement

des pestiférés, mais par le quadrillage strict de l'espace malheureux, par l'invention d'une technologie de mise en ordre dont plus tard bénéficiera l'administration des villes, enfin par des enquêtes minutieuses qui, la peste disparue, serviront à empêcher le vagabondage (le droit d'aller et de venir des « gens de peu »), jusqu'à interdire le droit de disparaître qui nous est refusé aujourd'hui encore sous une forme ou sous une autre. Si la peste de Thèbes a pour origine l'inceste d'Œdipe, on peut considérer que généalogiquement la gloire de la psychanalyse n'est qu'un lointain effet de la peste ravageuse. D'où le propos fameux attribué à Freud, lorsque celui-ci arrive en Amérique, mais dont on peut se demander s'il voulait dire par là que peste et psychanalyse étaient originellement et nosologiquement liées et, de ce fait, pouvaient s'échanger symboliquement. En tout cas, Foucault fut tenté d'aller plus loin. Il reconnaît ou croit reconnaître l'origine du « structuralisme » dans la nécessité,

lorsque la peste se répand, de cartographe l'espace (physique et intellectuel), afin de bien déterminer, selon les règles d'un strict arpentage, les sinistres régions de la maladie — obligation à laquelle, aussi bien dans les champs de manœuvre militaires que plus tard à l'école ou à l'hôpital, les corps humains apprennent à se soumettre pour devenir dociles et fonctionner comme des unités interchangeable

« Dans la discipline, les éléments sont interchangeables, puisque chacun se définit par la place qu'il occupe dans la série, et par l'écart qui le sépare des autres.

Le quadrillage rigoureux qui oblige le corps à se laisser fouiller, désarticuler et, s'il le faut, reconstituer trouvera son accomplissement dans l'utopie de Bentham, l'exemplaire Panoptique, qui montre le pouvoir absolu d'une totale visibilité. (C'est exactement la fiction d'Orwell.) Une telle visibilité (celle à laquelle Hugo expose Caïn jusque dans

la tombe) a pour tragique avantage de rendre inutile la violence physique à laquelle le corps autrement devrait s'offrir. Mais il y a plus. La surveillance — le fait d'être sous surveillance — qui n'est pas seulement celle qu'exercent des gardiens vigilants, mais qui s'identifie à la condition humaine, lorsqu'on veut rendre celle-ci à la fois sage (conforme aux règles), productive (donc utile), va donner lieu à toutes les formes d'observation, d'enquête, d'expérimentation sans lesquelles il n'y aurait nulle science véritable. Nul pouvoir non plus ? Cela est moins certain, car la souveraineté a des origines obscures qui sont à rechercher du côté de la dépense plutôt que de l'usage, sans parler de principes organisateurs plus néfastes encore, si ceux-ci perpétuent la symbolique du sang, à laquelle le racisme d'aujourd'hui continue de faire référence.

Cela constaté et dénoncé, on a le sentiment que, d'une certaine façon,

Foucault préférerait presque les époques ouvertement barbares où les supplices ne dissimulent rien de leur atrocité, lorsque les crimes, ayant porté atteinte à l'intégrité du Souverain, établissent des rapports singuliers entre le Haut et le Bas, en sorte que le criminel, tandis qu'il expie spectaculairement la rupture de l'interdit, garde l'éclat d'actes qui l'ont mis à part de l'humanité. (Ainsi Gilles de Rais ; ainsi les accusés dans *Le procès* de Kafka.) La preuve, c'est que les exécutions capitales ne seront pas seulement l'occasion de fêtes dont tout le peuple se réjouit, parce qu'elles symbolisent la suppression des lois et des habitudes (on est dans l'exception), mais le provoquent parfois à des révoltes, c'est-à-dire lui donnent l'idée qu'il a le droit, lui aussi, de rompre par des rébellions les contraintes que lui impose un roi momentanément diminué. Ce n'est donc pas par bonté qu'on rend plus discret le sort des condamnés, pas plus que ce n'est par douceur qu'on laisse intacts les corps

coupables, en s'attaquant aux « âmes et aux esprits » pour les corriger ou les redresser. Tout ce qui amende la condition carcérale n'est certes pas détestable, mais risque de nous tromper sur les raisons qui ont rendu ces améliorations souhaitables ou heureuses. Le XVIII^e siècle semble nous donner le goût de libertés nouvelles — cela est fort bon. Toutefois, le fondement de ces libertés, leur « sous-sol » (dit Foucault), ne change pas puisqu'on le trouve toujours dans une société disciplinaire dont les pouvoirs de maîtrise se dissimulent tout en se multipliant¹. Nous sommes toujours plus assujettis. De cet *assujettissement* qui n'est plus grossier mais délicat, nous tirons la conséquence glorieuse d'être des *sujets* et des sujets libres, capables de transformer en savoirs les modes les plus divers d'un pouvoir menteur, dans la mesure où il nous faut oublier sa transcendance en substituant à la loi d'origine divine les règles variées et les procédures raisonnables qui, lorsque

nous en serons lassés, nous paraîtront issues d'une bureaucratie, certes humaine, mais monstrueuse (n'oublions pas que Kafka qui semble décrire génialement les formes les plus cruelles de la bureaucratie, s'incline aussi devant elle en y voyant l'étrangeté d'une puissance mystique, à peine abâtardie).

Si l'on veut bien voir combien notre justice a besoin d'un sous-sol archaïque, il suffit de se rappeler le rôle qu'y joue toujours la notion presque incompréhensible de « l'intime conviction ». Notre intériorité non seulement reste sacrée, mais continue à faire de nous les descendants du Vicaire savoyard. Et l'analytique de la conscience morale (*das Gewissen*) chez Heidegger se soutient encore de cet héritage aristocratique à l'intérieur de nous, il y a une parole qui se fait sentence, affirmation absolue. Cela est dit, et ce dire premier, soustrait à tout dialogue, est parole de justice que nul n'a le droit de contester.

Qu'en conclure ? Quant à la prison, il arrive à Foucault d'affirmer qu'elle est d'origine récente (mais l'ergastule ne date pas d'hier). Ou bien, et cela lui importe davantage, il note que la réforme de la prison est aussi ancienne que son institution. Ce qui, dans un coin de son esprit, signifie l'impossible nécessité de réformer ce qui n'est pas réformable. Et puis (je l'ajoute) l'organisation monastique ne montre-t-elle pas l'excellence de l'isolement, la merveille qu'est le tête-à-tête avec soi-même (ou avec Dieu), le bienfait supérieur qui vient du silence, milieu propice où se forment les plus grands saints et se forment les criminels les plus endurcis ? Objection les uns consentent, les autres subissent. Mais la différence est-elle si grande, et n'y a-t-il pas plus de règles encore dans les couvents que dans l'espace cellulaire ? Et finalement les seuls prisonniers à vie ne sont-ils pas ceux qui ont prononcé des vœux *perpétuels* ? Ciel, enfer, la distance est soit

infime, soit infinie. Ce qui du moins est certain, c'est que, pas plus que Foucault ne met en cause, en elle-même, la raison, mais le danger de certaines rationalités ou rationalisations, il ne s'intéresse au concept de pouvoir en général, mais aux relations de pouvoir, à leur formation, à leur spécificité, à leur mise en jeu. Quand il y a violence, tout est clair, mais quand il y a adhésion, il y a peut-être seulement l'effet d'une violence intérieure qui se cache au sein du consentement le plus assuré. (Comme on a reproché à Foucault de négliger, dans ses analyses des pouvoirs, l'importance d'un pouvoir central et fondamental ! D'où l'on déduit ce qu'on appelle son « apolitisme », son refus d'un combat qui pourrait être un jour décisif (la lutte finale), son absence de tout projet de réforme universelle. Mais l'on passe sous silence non seulement ses luttes immédiates, mais sa décision de ne pas jouer avec de « grands desseins qui ne seraient que l'alibi avantageux de la servitude quotidienne).

La position à mon avis difficile de Foucault, privilégiée aussi, se préciserait ainsi sait-on où il est, puisqu'il ne se reconnaît (il serait en perpétuel « slalom » entre la philosophie traditionnelle et l'abandon de tout esprit de sérieux) ni sociologue, ni historien, ni structuraliste ni penseur ou métaphysicien ? Quand il fait des analyses minutieuses qui se rapportent à la science médicale, à la pénalité moderne, aux usages extrêmement variés des micro-pouvoirs, à l'investissement disciplinaire des corps ou enfin à l'immense

domaine qui s'étend de l'aveu des coupables à la confession des justes ou aux monologues sans fin de la psychanalyse, on se demande s'il prélève seulement certains faits ayant valeur de *paradigmes* ou s'il retrace des continuités historiques d'où se dégageraient les formes diverses du savoir humain ou enfin (certains l'en accusent) s'il se promène, comme au hasard, dans le champ des événements connus ou de préférence méconnus, en fait les choisissant habilement pour nous rappeler que toute connaissance objective reste douteuse, de même que les prétentions de la subjectivité seraient illusoires. N'a-t-il pas lui-même confié à Lucette Finas « Je n'ai jamais écrit rien d'autre que des fictions et j'en suis parfaitement conscient ? Autrement dit, je suis un fabuliste rédigeant des fables dont il serait imprudent d'attendre des moralités. Mais Foucault ne serait pas Foucault, s'il ne corrigeait ou ne nuançait sur-le-champ « Mais je crois qu'il est possible de faire fonctionner

des fictions à l'intérieur de la vérité ». Ainsi la notion de vérité n'est nullement congédiée, pas plus que n'est perdue de vue l'idée de sujet ou l'interrogation sur la constitution de l'homme comme sujet. Je suis sûr que le remarquable livre de Claude Morali *Qui est moi aujourd'hui ?* ne l'aurait pas laissé indifférent².

Cependant, le retour de Foucault à certaines questions traditionnelles (même si ses réponses restent généalogiques) fut précipité par des circonstances que je ne prétends pas élucider parce qu'elles me semblent d'ordre privé et qu'en plus il ne servirait à rien de les connaître. Lui-même s'est expliqué, sans tout à fait convaincre, sur le long silence qui suivit le premier volume de l'*Histoire de la sexualité*, cette *Volonté de savoir* qui est peut-être l'un de ses ouvrages les plus attrayants par son éclat, son style acéré, ses affirmations qui boule-

versent les idées communes. Livre qui est dans le droit fil de *Surveiller et punir*. Jamais Foucault ne s'est expliqué aussi clairement sur le Pouvoir qui ne s'exerce pas à partir d'un Lieu unique et souverain, mais vient d'en bas, des profondeurs du corps social, dérivant de forces locales, mobiles et transitoires, parfois minuscules, jusqu'à s'aménager en puissantes homogénéités que des mises en convergence rendent hégémoniques. Mais pourquoi ce retour à une méditation sur le pouvoir, alors que le nouvel enjeu de ses réflexions est de dévoiler les dispositifs de la sexualité ? Pour maintes raisons dont, un peu arbitrairement, je ne retiendrai que deux c'est qu'en confirmant ses analyses du pouvoir, Foucault entend récuser les prétentions de la *Loi* qui, tout en surveillant, voire en interdisant telles manifestations sexuelles, continue de s'affirmer comme essentiellement constitutive du Désir. C'est, en outre, que la sexualité, telle qu'il l'entend, ou du moins l'importance vétilleuse

qu'on lui accorde aujourd'hui (un aujourd'hui qui remonte loin), marque le passage d'une société de sang, ou caractérisée par la symbolique du sang, à une société de savoir, de norme et de discipline. Société de sang cela veut dire glorification de la guerre, souveraineté de la mort, apologie des supplices et finalement grandeur et honneur du crime. Le pouvoir parle alors essentiellement par le sang — d'où la valeur des lignages (avoir un sang noble et pur, ne pas craindre de le répandre, en même temps interdiction des mélanges hasardeux du sang, d'où les aménagements de la loi de l'inceste ou même appel à l'inceste par son horreur et son interdiction même). Mais quand le pouvoir renonce à se lier aux seuls prestiges du sang et de la sanguinité (sous l'influence aussi de l'Église qui va en tirer profit en bouleversant les règles de l'alliance — par exemple, suppression du lévirat), la « sexualité » prendra une prépondérance qui l'associera non plus à la Loi, mais

à la norme, non plus aux droits des maîtres, mais à l'avenir de l'espèce — la vie — sous le contrôle d'un savoir qui prétend tout déterminer et tout régler.

Passage donc de la « sanguinité à la « sexualité ». Sade en est le témoin ambigu et le fabuleux démonstrateur. Seul lui importe le plaisir, seuls comptent l'ordre de la jouissance et le droit illimité de la volupté. Le sexe est le seul Bien, et le Bien refuse toute règle, toute norme, sauf (et cela est d'importance) celle qui vivifie le plaisir par la satisfaction de la violer, fût-ce au prix de la mort des autres, comme de la mort exaltante de soi-même — mort suprêmement heureuse, sans repentirs et sans soucis. Foucault dit alors « Le sang a résorbé le sexe. Conclusion qui cependant m'étonne, car Sade, cet aristocrate qui, plus encore dans son œuvre que dans sa vie, ne tient compte de l'aristocratie que pour en tirer des plaisirs en la bafouant,

établit à un point indépassable, la souveraineté du sexe. Si, dans ses rêves ou ses fantasmes, il se plaît à tuer et à accumuler les victimes afin de repousser les bornes que la société, voire la nature, imposeraient à ses désirs, s'il se plaît au sang (mais moins qu'au sperme, ou, comme il le dit, au « foutre »), il ne se soucie nullement de maintenir une caste du sang pur ou du sang supérieur. C'est tout le contraire la Société des Amis du Crime ne se lie point par l'aspiration à un eugénisme dérisoire ; s'affranchir des lois officielles, et s'unir par des règles secrètes, telle est la froide passion qui donne au sexe et non au sang sa primauté. Morale qui révoque donc ou croit révoquer les fantasmes du passé. De sorte que l'on est tenté de dire que, avec Sade, le sexe prend le pouvoir, ce qui naturellement signifie aussi que désormais le pouvoir et le pouvoir politique vont s'exercer insidieusement en utilisant les dispositifs de la sexualité.

C'est en s'interrogeant sur le passage d'une société de sang à une société où le sexe impose sa loi et la loi se sert du sexe pour s'imposer que Foucault se voit, une fois de plus, confronté avec ce qui reste, dans notre mémoire, la plus grande catastrophe et la plus grande horreur des temps modernes. « Le nazisme, dit-il, a été la combinaison la plus naïve et la plus rusée — et ceci parce que cela — des fantasmes du sang avec le paroxysme disciplinaire. Le sang, certes, la supériorité par l'exaltation d'un sang pur

de tout mélange (fantasme biologique qui dissimule le droit à la maîtrise accordée à une hypothétique société indo-européenne dont la plus haute manifestation serait la société germanique), l'obligation, dès lors, de sauver cette société pure en supprimant tout le reste de l'humanité et, d'abord, l'héritage indestructible du peuple de la Bible. La mise en œuvre du génocide a besoin du pouvoir sous toutes ses formes, y compris les formes nouvelles d'un bio-pouvoir dont les stratégies imposent un idéal de régularité, de méthode, de froide détermination. Les hommes sont faibles. Ils n'accomplissent le pire qu'en l'ignorant jusqu'à ce qu'ils s'y accoutument et se trouvent justifiés par la « grandeur » d'une discipline rigoureuse et les ordres d'un guide incontestable. Mais, dans l'histoire hitlérienne, les extravagances sexuelles jouent un rôle mineur et bientôt supprimé. L'homosexualité, expression du compagnonnage guerrier, ne fournit à Hitler qu'un prétexte pour détruire

les bandes insoumises, pourtant à son service, mais qui, indisciplinées, retrouvaient encore les traces de l'idéal bourgeois dans l'obéissance ascétique, fût-ce à un régime s'affirmant au-dessus de toute loi, parce qu'il était la loi même.

Foucault pense que, pour empêcher la prolifération des mécanismes de pouvoir dont allait abuser monstrueusement le racisme meurtrier (en contrôlant tout, y compris le quotidien de la sexualité), Freud pressentit la nécessité de revenir en arrière, ce qui le conduisit, par un sûr instinct qui faisait de lui l'adversaire privilégié du fascisme, à restaurer l'antique loi de l'alliance, celle « de la consanguinité prohibée, du Père-souverain » en un mot, il rendait à la « Loi », au détriment de la norme, les droits antérieurs, sans pour autant sacraliser l'interdit, c'est-à-dire le statut répressif, dont il lui importait seulement de démonter le mécanisme ou de montrer l'origine (censure, refoulement, surmoi, etc.). D'où

le caractère ambigu de la psychanalyse d'un côté, elle nous fait découvrir ou redécouvrir l'importance de la sexualité et de ses « anomalies », de l'autre, elle convoque autour du Désir — et pour le fonder, plus encore que pour l'expliquer — tout l'ancien ordre de l'alliance, et ainsi ne va pas du côté de la modernité, constituant même une sorte de formidable anachronisme — ce que Foucault appellera une « *rétroversion historique* », dénomination dont il verra le danger, car elle semble le rendre favorable à un progressisme historique et même à un historicisme dont il est bien éloigné.

Il faut peut-être dire à présent que, dans cet ouvrage sur l'*Histoire de la sexualité*, Foucault ne dirige pas contre la psychanalyse un combat qui serait dérisoire. Mais il ne cache pas son penchant à n'y voir que l'aboutissement d'un processus, étroitement associé à l'histoire chrétienne. La confession, l'aveu, les examens de conscience, les méditations sur les égarements de la chair mettent au centre de l'existence l'importance sexuelle, et finalement développent les tentations les plus étranges d'une sexualité qui se diffuse

sur tout le corps humain. On encourage ce qu'on cherche à décourager. On donne la parole à tout ce qui jusque-là restait silencieux. On donne un prix unique à ce qu'on voudrait réprimer tout en le rendant obsessionnel. Du confessionnal au divan, il y a le parcours des siècles (car il faut du temps pour accomplir quelques pas), mais, des fautes aux délices, puis du murmure secret au bavardage infini, on retrouve le même acharnement à parler du sexe, à la fois pour s'en libérer et pour le perpétuer, comme si la seule occupation, dans le dessein de se rendre maître de sa vérité la plus précieuse, consistait à se consulter en consultant les autres sur le domaine maudit et béni de la seule sexualité. J'ai étiqueté quelques phrases où Foucault exprime sa vérité et son humeur « Nous sommes, après tout, la seule civilisation où des préposés reçoivent rétribution pour écouter chacun faire confiance de son sexe... ils ont mis leurs oreilles en location ». Et surtout cet ironique jugement sur

le temps considérable passé et peut-être perdu à mettre le sexe en discours
« Peut-être un jour s'étonnera-t-on. On comprendra mal qu'une civilisation si vouée par ailleurs à développer d'immenses appareils de production et de destruction, ait trouvé le temps et l'infinie patience de s'interroger avec autant d'anxiété sur ce qu'il en est du sexe, on sourira peut-être en se rappelant que ces hommes que nous avons été croyaient qu'il y a de ce côté une vérité au moins aussi précieuse que celle qu'ils avaient déjà demandée à la terre, aux étoiles et aux formes pures de la pensée ; on sera surpris de l'acharnement que nous avons mis à feindre d'arracher à sa nuit une sexualité que tout — nos discours, nos habitudes, nos institutions, nos règlements, nos savoirs — produisait en pleine lumière et relançait avec fracas... Petit fragment d'un panégyrique à l'envers où il semble que Foucault, dès ce premier livre sur *l'Histoire de la sexualité*, veuille mettre un terme

à de vaines préoccupations auxquelles
il se propose pourtant de consacrer
un nombre considérable de volumes
que finalement il n'écrira pas.

Il cherchera et trouvera une issue (c'était en somme le moyen de rester généalogiste, sinon archéologue) en s'éloignant des temps modernes et en interrogeant l'Antiquité (surtout l'antiquité grecque — la tentation que nous avons tous de nous y « ressourcer » ; pourquoi pas l'antique judaïsme où la sexualité joue un grand rôle et où la Loi trouve son origine ?). A quelle fin ? Apparemment pour passer des tourments de la sexualité à la simplicité des plaisirs et pour éclairer d'un nouveau jour les problèmes qu'ils posent

cependant, bien qu'ils occupent beaucoup moins l'attention des hommes libres et qu'ils échappent au bonheur et au scandale de l'interdit. Mais je ne puis m'empêcher de penser que, avec *La volonté de savoir*, les critiques véhémentes que ce livre a suscitées, une sorte de chasse à l'esprit (assez proche d'une « chasse à l'homme ») qui s'en est suivie, et peut-être une expérience personnelle que je ne puis que supposer et dont je crois que lui-même fut frappé dans l'ignorance de ce qu'elle représentait (un corps solide qui cesse de l'être, une maladie grave dont il a à peine le pressentiment, enfin l'approche d'une mort qui l'ouvre non pas à l'angoisse, mais à une surprenante et nouvelle sérénité), modifient profondément son rapport au temps et à l'écriture. Les livres qu'il va rédiger sur des sujets qui pourtant le touchent de près, sont, à première vue, des livres d'historien studieux plutôt que des ouvrages de recherche personnelle. Même le style en est différent : calme,

apaisé, sans la passion qui rend brûlants tant de ses autres textes. S'entretenant avec Hubert Dreyfus et Paul Rabinow³ et interrogé sur ses projets, il s'exclame tout à coup « Oh, je vais d'abord m'occuper de moi ! ». Parole qu'il n'est pas facile d'éclaircir, même si l'on pense un peu hâtivement qu'à la suite de Nietzsche, il fut enclin à rechercher chez les Grecs moins une morale civique qu'une éthique individuelle qui lui permit de faire de son existence — de ce qui lui restait à vivre — une œuvre d'art. C'est ainsi qu'il sera tenté de demander aux Anciens la revalorisation des pratiques amicales, lesquelles, sans se perdre, n'ont plus retrouvé, sauf chez quelques-uns d'entre nous, leur haute vertu. La *philia* qui, chez les Grecs et même chez les Romains, reste le modèle de ce qu'il y a d'excellent dans les relations humaines (avec le caractère énigmatique que lui donnent des exigences opposées, à la fois réciprocity pure et générosité sans retour), peut être accueillie comme un héritage

toujours capable d'être enrichi. L'amitié fut peut-être promise à Foucault comme un don posthume, par-delà les passions, les problèmes de pensée, les dangers de la vie qu'il ressentait pour les autres plus que pour lui-même. En témoignant pour une œuvre qui a besoin d'être étudiée (lue sans parti pris) plutôt que louée, je pense rester fidèle, fût-ce maladroitement, à l'amitié intellectuelle que sa mort, pour moi très douloureuse, me permet aujourd'hui de lui déclarer tandis que je me remémore la parole attribuée par Diogène Laërce à Aristote « *O mes amis, il n'y a pas d'ami.* »



1. « Les lumières qui ont inventé les libertés ont aussi inventé la discipline. (C'est peut-être exagéré les disciplines remontent aux temps pré-historiques, lorsque, par exemple, l'on fait de l'ours par un dressage réussi ce que sera plus tard le chien de garde ou le policier valeureux.)

2. Claude Morali *Qui est moi aujourd'hui?* Préface d'Emmanuel Levinas (éd. Fayard).

3. Michel Foucault *Un parcours philosophique* (Gallimard), étude à laquelle je suis très redevable.

TABLE

| | |
|------------------------------------|----|
| Quelques mots personnels | 9 |
| UN HOMME EN DANGER | 15 |
| L'ADIEU AU STRUCTURALISME | 18 |
| L'EXIGENCE DE LA DISCONTINUITÉ | 24 |
| SAVOIR, POUVOIR, VÉRITÉ ? | 30 |
| DE L'ASSUJETTISSEMENT AU SUJET | 34 |
| L'INTIME CONVICTION | 42 |
| QUI EST MOI AUJOURD'HUI ? | 45 |
| SOCIÉTÉ DE SANG, SOCIÉTÉ DE SAVOIR | 48 |
| LE RACISME MEURTRIER | 53 |
| L'ACHARNEMENT A PARLER DU SEXE | 57 |
| O MES AMIS | 61 |
| Notes | 67 |